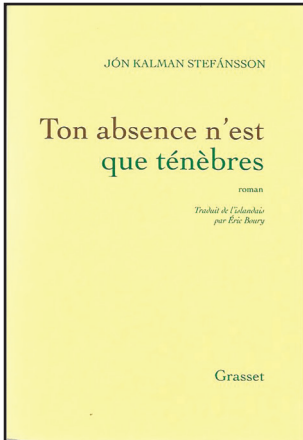


**Jón Kalman Stefánsson,**  
*Ton absence n'est que ténèbres,*  
 Roman traduit de  
 l'islandais par Éric Boury  
 Grasset, 606 pages, 25 €.



Depuis les premiers romans de Stefánsson, publiés de 2010 à 2013 chez Gallimard, sous la forme d'une trilogie (*Entre ciel et terre, La Tristesse des Anges, Le Cœur de l'homme*), l'Islande s'est taillé, au sein des Lettres européennes, ce qu'il n'est pas excessif d'appeler une suprématie esthétique, qui a permis l'émergence de trois ou quatre autres écrivains majeurs et réactualisé l'existence, juste au-dessous du Cercle polaire arctique, d'une culture multiforme (poésie, musique notamment) d'une richesse exceptionnelle.

Une belle surprise, sans conteste. Comment un pays minuscule, un peu plus de 300 000 habitants, soit la population de la Corse, et foncièrement pauvre de sa terre

volcanique, glaciale, battue par les vents, secouée de tremblements de terre et d'éruptions, un pays ne subsistant depuis sa découverte par des moines irlandais au VIII<sup>e</sup> siècle, puis son très lent peuplement viking, que de l'exploitation de la mer, d'une agriculture misérable, d'un élevage laborieux, comment ce séjour oublié des dieux de l'Olympe, sauf Perséphone et Hadès, a-t-il pu produire une civilisation autonome capable de donner naissance, après le Prix Nobel de Littérature Halldór Laxness en 1955, à une véritable Pléiade d'auteurs dont l'un – celui dont je parle aujourd'hui – devrait en toute justice devenir lui aussi un grand Nobel prochain ?

Naturellement, la surprise évoquée tient en grande partie à la myopie – la nôtre – d'une nation qui, jusqu'à l'extinction des feux du Nouveau Roman avec le siècle (Claude Simon disparaît en 2005) a pu se croire encore à l'avant-garde littéraire de l'Occident. Quasiment depuis sa fondation en 930 d'un étrange système politique tout à la fois aristocratique et égalitaire, une république assise sur une assemblée élue, l'Althing, l'Islande a constitué une exception remarquable et, malgré l'emprise successive exercée sur elle par des monarchies méprisantes (norvégienne puis danoise), a su maintenir jusqu'à son indépendance totale tardive (juin 1944) une culture riche depuis le Moyen Âge d'une poésie épique originale, celle des

sagas. Autre particularité : sa langue, qui a bien sûr évolué, est restée cependant si proche de l'antique qu'aujourd'hui même le peuple islandais lit sans peine ses chefs-d'œuvre d'autrefois, les apprend, les chante.

Un peuple étonnamment avide de lecture et de savoir. Une des découvertes que permettent les romans de Stefánsson, c'est que dans les hameaux les plus reculés, les plus malchanceux de l'extrême Nord, où végètent quelques fermes enfoncées durant tout l'interminable hiver sous une calotte de neige et de glace, on lit avec passion des textes venus de tous les continents, en traduction anglaise notamment car l'Islandais de base est au moins bilingue, littéraires, scientifiques, poétiques surtout, et qu'on pratique soi-même le vers ou la prose entre les soins aux bêtes, la rêverie et les amours.

Dans *Ton absence n'est que ténèbres*, au titre si mélancolique, la construction du récit est complexe. Le narrateur, d'une inhabituelle singularité chez l'auteur, s'y dédouble en figure principale et invisible (le rôle attendu de la narration impersonnelle, qui tient l'édifice entier du livre) et en personnage insolite, celui d'un chroniqueur ayant perdu la mémoire et s'efforçant de la retrouver à partir d'une enquête sur des générations de morts apparentés, dont les destinées ont été diverses.

Mais ce schéma à l'apparence réaliste est presque

transformé en trame de conte fantastique puisque le lecteur comprend peu à peu que ce scribe du temps perdu travaille sous le contrôle occulte d'une sorte de mage évanescent (tantôt présent, tantôt effacé) dont il est bien difficile de savoir s'il s'agit d'une évocation angélique ou satanique, interne à la conscience de celui qui tente de rassembler les morceaux épars de ses souvenirs ou extérieure à cette conscience et, dans ce cas, vraiment messagère du Ciel ou des Enfers.

Tout cela pourrait, devrait être ou bien confus ou bien puéril, si la prodigieuse maîtrise dramaturgique de Stefánsson ne lui permettait pas de rendre comme naturelles les apparitions fantomatiques, parvenant ainsi à tenir les deux bouts de son entreprise : restituer l'atmosphère de conte qui imprègne toutes ces histoires du passé sans jamais sacrifier la vérité factuelle, anecdotique, documentaire même de ce qui est aussi un monument dressé à la superbe humanité rurale qu'il décrit avec ferveur, sans misérabilisme aucun, assuré qu'il est que ces vivants, aujourd'hui morts, furent des individus d'une rare qualité.

Des ivrognes souvent, il faut l'avouer, surtout les hommes bien entendu, artisans, fermiers, pêcheurs de haute mer et plus souvent tout cela à la fois, suivant l'embauche et les saisons. Intellectuels aussi, issus des mêmes couches prolétariennes que les plus rustres

des paysans, mais les paysans islandais brûlent eux-mêmes de comprendre le monde, d'accéder à la connaissance et à l'art. Pasteurs qui ne sont pas bien sûrs de croire en Dieu. Et tous sans exception, mâles hantés par la beauté et la force de vie des femmes.

Le mélange réussi du fantastique et du réalisme, on le trouve chez le grand Dickens, un des modèles avérés de Stefánsson, en particulier dans *A Christmas Carol*, ce chef-d'œuvre absolu du conte. Mais Stefánsson, qui est pleinement de son temps, n'a aucune des pudibonderies victoriennes auxquelles Dickens était tenu de se conformer, entraîné d'ailleurs par le boulet de certain conformisme religieux. Agnostique et libérée, l'écriture de l'Islandais foisonne en créatures féminines inoubliables, « pécheresses » ou vertueuses mais dans ce dernier cas d'une bonté rayonnante et vraie, comme celle de cette héroïne du livre qui accueille sans préjugé aucun, sans désolante charité, l'enfant que son fils a fait à une noble et belle fille qui ne peut garder le nouveau-né car elle entend rester fidèle à un mari honnête qu'elle n'aime pas mais dont elle se refuse à briser le cœur par son départ.

Chez Stefánsson les bons sentiments font de la bonne littérature, non par mièvrerie mais parce que son monde, celui qu'ont vécu les morts qu'il ressuscite (et tant pis s'ils sont idéalisés par la mémoire, dont

c'est après tout une des fonctions cardinales), est peuplé de plus de gentils que de méchants.

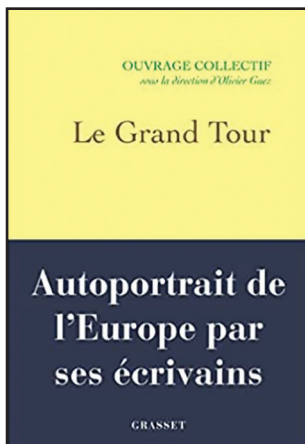
Je n'ai pas dit l'essentiel. Jón Kalman Stefánsson, écrivain de 59 ans au physique de marin et de baroudeur, se définit d'abord et à juste titre comme poète. Magistralement servi par son traducteur attitré Éric Boury, il pratique en prose une poésie lyrique d'une puissance et d'une élévation éthique et politique peu communes. Ses romans, et surtout celui-ci, sont remplis, ce qui est un peu déconcertant pour un lecteur français, de sous-titres le plus souvent énigmatiques qui découpent le texte en courts segments ou plutôt couplets rassemblés en sections elles-mêmes dotées de titres, sections qui sont autant de chapitres mais en quelque sorte pré-commentés à la manière des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne. Dickens, Verne, références au XIX<sup>e</sup> siècle et à la littérature populaire. C'est dire que ce livre n'appartient pas du tout à la vogue de l'écriture blanche, plaie de la production française actuelle.

Mais Stefánsson rachète cet « archaïsme » par l'abondance des citations musicales les plus contemporaines, émaillant un récit qui se déroule toujours plus ou moins entre musiciens amateurs, fans de chansons, américaines surtout, du jazz au premier chef. Et tous ces airs écoutés, enregistrés pour des copains, joués et rejoués, ne traitent que d'amour. L'absence de l'être aimé, leit-motiv du

livre, n'est que ténèbres car tout s'achève dans cette tragédie unique et inacceptable qu'est la mort. Mais la littérature, elle, chante sans se lasser et son rythme, sa mélodie, sa tristesse même, abolissent pour un temps les ténèbres. ☉

**MAURICE MOURIER**

**Olivier Guez (dir),**  
*Le Grand Tour,*  
ouvrage collectif  
Grasset, 2022,  
456 pages, 24 €.



On est en droit de se méfier des ouvrages destinés à accompagner les commémorations, comme ce *Grand Tour*, qui prend prétexte de la présidence française de l'Union européenne pour offrir « un autoportrait de l'Europe par ses écrivains ». L'essayiste Olivier

Guez a demandé à 27 auteurs, un par État-membre et autant de femmes que d'hommes, « de relater un lieu qui évoquerait un lien de leur pays avec la culture et l'histoire européennes ».

Le titre du recueil fait référence au « Grand Tour » qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, « menait les jeunes aristocrates du nord de l'Europe vers les rivages méditerranéens ». Si sa tonalité plutôt sombre a finalement peu à voir avec un voyage vers la lumière et les origines de la civilisation européenne, il n'a toutefois rien d'empesé ni de convenu. À quelques exceptions près, de rares chapitres aux pages vite tournées, ce *Grand Tour* mérite qu'on prenne le temps de s'arrêter à chacune des étapes proposées.

« Ce livre se veut une petite pierre apportée à l'édifice européen pour le consolider et éviter qu'il ne s'écroule », faute d'avoir accordé à la culture autant d'importance qu'à l'intégration politique et économique, explique Olivier Guez. Celui-ci concède néanmoins que les « fantômes » de l'histoire « rôdent toujours dans les lieux choisis par plusieurs des auteurs du recueil. Les mémoires, parfois conflictuelles, des totalitarismes nazi et communiste hantent l'Europe contemporaine. L'extermination des Juifs a laissé un vide immense en Europe centrale et orientale, dont témoignent les contributions polonaise, slovaque, roumaine et autrichienne. Les ravages du communisme et l'absurde érigé

en système par Moscou pendant quatre décennies habitent les chapitres finlandais, allemand et estonien. En Europe de l'Ouest, et en France particulièrement, on a mal mesuré l'ampleur du génocide culturel opéré dans la région, cet « Occident kidnappé » par les Soviétiques et leurs marionnettes locales ». À cet égard, ce recueil vient rappeler que, ces dernières décennies, le centre de gravité de l'Union européenne s'est déplacé vers l'Est, tandis que la guerre d'invasion déclenchée par la Russie pour punir l'Ukraine de vouloir la rejoindre lui confère une singulière actualité.

L'Allemand Daniel Kehlmann relate ainsi la visite d'Hohenschönhausen, « la prison qui n'existait pas » car ne figurant sur aucune carte de Berlin-Est. « La RDA, dit notre guide, c'était avant tout un puissant système de surveillance, un labyrinthe d'observations réciproques, dans lequel la moitié de la population rédigeait sans arrêt des rapports sur l'autre moitié ». L'ex-détenue faisant office de guide raconte aussi sa rencontre fortuite au supermarché, des années après, avec le fonctionnaire de la Stasi chargé de l'interroger. Ce qui fait dire à l'auteur que « le rayonnement radioactif qui émane de cet endroit souffle jusque dans la ville alentour, parce que les bourreaux comme les victimes sont encore dans les environs ».

De son côté, la Finlandaise Sofi Oksanen conte l'histoire